



## SCÈNE DE LA VIE RÉELLE



— Une histoire, grand-père ! ah ! grand-père, une histoire, s'il vous plaît ! . . .

Tel était le cri que mes deux frères et ma sœur répétaient pour la centième fois peut-être, depuis le commencement de la veillée ; une de ces soirées sombres et triste du mois de novembre.

Le grand-père semblait ne pas entendre : la tête légèrement penchée, les pincettes à la main, il livrait aux tisons un combat acharné. A chaque nouvelle attaque, le charbon qui se consumait en exhalant une âcre fumée jetait une flamme terne dont l'éclat fugitif et vague éclairait, avec la troupe, le noble visage du vieillard.

Assise dans un fauteuil moelleux, placé non loin de là, j'observais mon grand-père fixant sur le foyer un regard vague et perdu. Son silence témoignait qu'il veillait en tête à tête avec d'étranges réminiscences ; une singulière émotion semblait l'avoir soudain envahi. Sans doute, il pensait à ses voyages, ses années passées sur mer ; cette vie aventureuse lui plaisait tant. Il avait commencé bien jeune ; comme il aimait à nous parler du temps où il était petit mousse, grimant au haut des mâts, ou se tenant à une simple corde.

— Grand-père, une histoire, dit Lélol, bambin de cinq ans, ou je monte à cheval sur tes genoux et te fais papillote.

Puis il s'appretait à mettre sa menace à exécution, lorsqu'enfin l'ancien pilote sortit de sa rêverie : il releva sa belle tête grisonnante, son regard prit une expression de tendresse infinie, il passa la main sur son front comme pour chasser les pensées de l'heure présente, et, après avoir aspiré une forte dose de la poudre odorante et noire, Muse inspiratrice des conteurs, et toussé quelque peu, il dit :

— Ecoutez bien, ce n'est pas un conte ni une histoire de naufrage que je vais vous conter ce soir. Voyons, écoutez bien.

Trouvant que les lèvres roses ne se fermaient pas assez vite, il lança en enfant sa voix son ordinaire commandement :

— Silence sur le pont . . . histoire en vue . . .

Un bruit confus de chaises qu'on rapproche se fit entendre ; les lèvres mutines furent closes tout aussitôt et le vieillard commença son récit par le traditionnel :

— Il y avait une fois, plusieurs enfants qui jouaient sur le bord d'un puits à sec. Ils s'amusaient à sauter d'un côté à l'autre de l'ouverture. Par suite d'un faux mouvement, ou d'une déplorable plaisanterie, l'un des enfants poussa l'autre et ce dernier fut précipité dans la fontaine profonde. Ses camarades épouvantés s'enfuirent et se gardèrent bien de rien dire. Voilà donc le pauvre petit, qui heureusement ne s'était pas blessé en tombant, abandonné sans secours, sans ressources.

— Il pousse des cris décriants ; ses cris se perdent dans l'immensité de ce souterrain profond et des cris étouffés répondent seuls à son appel. Il essaie de s'accrocher aux saillies et de s'élever, peu à peu, à l'aide des genoux, des ongles et même des dents. Il retombe chaque fois.

— Peu à peu la nuit vient, l'air s'épaissit, les vapeurs se forment et de vagues rumeurs, des craquements sinistres, tous ces sons mystérieux que la peur et l'obscurité grossissent, et qu'un écrivain a appelés *les bruits du silence*, se produisent et se répètent de toutes parts. A ce moment toutes les sombres histoires qu'il a entendu si souvent raconter lui reviennent à l'esprit. La peur le saisit, il veut fuir à tout prix, impossible. Tout à coup, il entend une voix qui dit :

— Prends cette corde que je t'envoie.

— Avec quel bonheur il entend ce commandement ! Vite, il saisit cette bienfaisante libératrice. Sa tête s'enflamme, ses forces reviennent et se doublent. Il se sent soulever, enlever, il monte, monte encore, monte toujours. Il lui semble que sa volonté seule le soutient dans l'espace et lui donne des ailes. Le voilà presque au faite, quelques pieds seulement le distancent du salut, quelques mètres le séparent de la tombe. Enfin il atteint le sommet. Il est sauvé. Sans le retour de ces compagnons que serait-il devenu ?

— Le malheureux enfant arriva chez lui à demi mort, à demi fou. Il fallut de longs jours pour le rassurer, le remettre.

Même en racontant ce drame affreux, mon grand-père qui en avait été le héros essuya une larme furtive, déploya de nouveau son mouchoir rouge, toussa, aspira pour se remettre une forte prise et recommença comme si de rien n'était à batailler avec les tisons.

*Fauville*

## CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE

FORT KENT (MAINE), janvier 1893.

Monsieur le Rédacteur,



DANS votre numéro du 18 juin dernier, vous aviez en la bienveillance de publier une chanson patriotique, de ma composition, intitulée : *Le Canada*, toute en rimes féminines, de différentes terminaisons, et devant se chanter sur

l'air fameux de : *En roulant ma boule roulant*.

A première vue, en s'en tenant aux idées exprimées, cette chanson avait l'air d'être née viable, et digne d'entrer dans les recueils populaires, aussi bien que dans l'estime du public. Je le croyais, du moins ; et certaines appréciations favorables affermissaient encore mon espoir. Hélas ! ce n'était qu'une illusion : illusion chez l'auteur, illusion chez quelques amis trop sympathiques ou trop indulgents,

En toutes choses, il faut . . . considérer la fin, que dis-je ? il faut compter avec les experts. Ceci est aussi vrai en littérature qu'en n'importe quelle branche des sciences et des arts ; et les imprudents et les naïfs qui oublient cette vérité s'exposent à être désenchantés, un jour ou l'autre. J'en suis un exemple. *Experto crede, Roberte*.

Voici ce qui m'arriva.

J'en étais à me réjouir et à jouir de mon prétendu petit succès littéraire, lorsqu'une lettre de M. Ernest Gagnon, — un expert, celui-là, un vrai maître, en fait de chansons populaires, — comme un coup de vent destructeur vint, tout-à-coup, souffler sur mon château de cartes et l'éparpiller complètement !

— C'est une hérésie artistique, ni plus ni moins, me disait M. Gagnon, tous les couplets doivent se terminer en *ant* ou *ent*, pour rimer avec le *roulant* du refrain. Si vous vous reprenez, rimez en *ant*, *and don't you forget it !*

Comme de raison, je m'inclinai. Que voulez-vous que je fisse contre trois : un musicien, un poète et un historien ? Il me fallait bien mourir ou m'incliner. Je préférai m'incliner. J'étais tant ahuri. Je voyais mon tort, mais trop tard. Je m'en confessai sur le champ à M. Gagnon, qui eut la bonté de n'en pas divulguer le secret, espérant sans doute que ma conscience m'obligerait tôt ou tard à une confession et à une réparation publique. C'est ce que je fais aujourd'hui. Aux orties ma chanson, puisqu'elle est si défectueuse dans sa forme !

Et maintenant, vous croyez que j'ai gardé rancune à mon savant trouble-fête ? Eh ! bien, oui, je lui ai gardé rancune ; mais pas pour la raison que vous pensez ; pas pour avoir démantibulé mon château de cartes : c'est pour avoir dit : " si vous vous reprenez ! "

Ces mots là me faisaient mal au cœur, et me faisaient grogner. " Me reprendre ! . . . En voilà une idée ! Si on ne dirait pas qu'il pense que c'est une chose facile ! "

Voilà ce que je me disais, et j'enrageais, comme Benjamin Sulte, en présence des plus grands et des plus fidèles amis de l'homme, — pour le simple plaisir d'enrager. (Voir la spirituelle mais cruelle boutade de M. Sulte dans le premier numéro de *L'Ecrin Littéraire*).

Un beau jour, voilà que l'envie de *me reprendre* me prend. Une idée m'avait frappé. J'ai bien chanté la *Canadienne*, pourquoi ne chanterais-je pas le *Canadien* ? Celui-là, par exemple, je puis le rimer en *ant*, et M. Gagnon sera content ! . . . et moi, je serai vengé d'autant !

Je me mis donc à l'œuvre. Et cette chanson que je vous envoie, *Le Canadien*, voilà ce que je fis dans ma rage ; voilà ce que je présente maintenant au public, en réparation de ma faute.

Je la dédie respectueusement, avec beaucoup de reconnaissance, à M. Ernest Gagnon.

Il l'a bien gagnée !

Puisse-t-il me pardonner les crises de nerfs que je lui ai sans doute causées !

S'il ne m'en veut plus, moi non plus, je ne lui en veux plus. Au surplus, c'est tout au plus, si nous nous sommes jamais tant soit peu déplus !

## LE CANADIEN

CHANSON PATRIOTIQUE DÉDIÉE A M. ERNEST GAGNON

(Sur l'air : *En roulant ma boule, roulant*)

Le Canadien, brave habitant,  
Est toujours gai, toujours content ;

De grand matin, part en chantant,  
Revient, le soir, en turlutant !

Bon citoyen, fort bon vivant,  
Il est heureux en cultivant !

Vive sa femme à chaque enfant !  
Il en est fier et triomphant.

Tout plein de foi, le cœur ferme vent,  
A son Eglise il va souvent !

Il est affable, honnête et franc,  
Hospitalier, poli, galant !

Le plaisir est son élément.  
Il s'amuse gaillardement !

Dans ses desseins il est constant,  
En amitié l'est tout autant !

Dans ses marchés il est prudent,  
En politique il est ardent !

Rien devant lui qu'il n'aime tant  
Que son cheval noble et trottant !

Dans les forêts s'ils va chassant,  
Tout vole, poil, et plume et sang !

Dans les bateaux s'il va voguant,  
Il est superbe en naviguant !

Et dans la guerre il est vaillant,  
Hardi, rusé, vif et bouillant !

Conteur d'histoire, il est charmant.  
Tout en riant, tout en fumant !

Un petit coup de vin brillant  
Le rend encor plus pétillant !

*J. D. Burque, P. H.*

## NOTES ET FAITS

## Singularité des alliances

En 1818, il se fit dans le comté de Lancastre deux mariages qui produisirent d'étranges liens de parenté. Un homme veuf, ayant une fille, épousa une dame dont peu après le frère épousa la fille de son mari. Les deux couples eurent chacun un enfant, le premier une fille, l'autre un garçon. Il arriva par conséquent que cette dame fut à la fois belle-mère de son frère, belle-sœur de sa fille et grand-mère de son neveu ; que sa petite fille fut nièce de sa sœur, tante de son cousin et sœur de son oncle ; que le jeune homme fut beau frère de ses père et mère, beau fils de sa sœur, oncle de sa